

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Lucien Papillon

Lucien Papillon, "Si je reviens comme je l'espère". *Lettres du Front et de l'Arrière. 1914-1918*, Paris, Grasset, 2003

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front ?

3) Comment Lucien maintient-il le lien avec l'arrière ? Pourquoi est-il si important ?

4) Comment Lucien échappe-t-il (ou tente-t-il d'échapper) à la violence du front vécue par les fantassins ?

Extraits

Lucien est trop jeune pour être mobilisé en août 1914. Il est appelé sous les drapeaux à la fin de 1914. Mais son frère Marcel, fort d'une expérience de quelques semaines, lui donne déjà un aperçu des combats. Il tente de le guider vers une arme où les pertes sont moins nombreuses :

18 septembre 1914 (Marcel à ses parents) « j'ai vu l'appel de la classe 1915. Pour Lucien, le meilleur pour lui serait je crois le Génie. »

Marcel insiste le 25 septembre 1914 : son régiment se lance à l'attaque de Lironville. Les tranchées allemandes sont dissimulées au ras du sol. Le premier assaut est repoussé dans la panique sous un

feu d'artillerie et de mitrailleuses. « Je viens encore de passer au travers une fois. Je croyais bien ne jamais vous revoir. Le régiment a beaucoup souffert pendant deux jours. Quelles tristes journées ! Nous n'avons presque plus d'officier, le 1/3 du régiment (plutôt la 1/2) manque à l'appel. Tous morts ou blessés. [...] Pauvre infanterie, c'est un carnage. Les autres armes n'ont presque pas de pertes. Les Allemands ont reculé, mais à quel prix ! [...] Pour Lucien, quoi de neuf ? Qu'il s'évite d'aller dans l'infanterie, car ce n'est pas encourageant. »

22 janvier 1915 (à ses parents) : *au dépôt, les soldats sont équipés* : « Il y en a déjà la moitié de la compagnie qu'on déjà touché des fusils. J'en n'ai pas encore touché, [et] puis j'en n'ais pas besoin. Je m'en passerai bien. »

2 juin 1915 (à ses parents) : *Lucien vient d'être envoyé dans au 168e régiment d'infanterie, au Bois-le-Prêtre.* « j'ai déjà reçu le baptême du feu »

9 juin 1915 (à ses parents) : « Hiaire, les obus tombais comme la pluie. C'étais terrible. »

17 juin 1915 (à ses parents) : « Je croi qu'on est au repos pour 15 jours. Je te promai que j'en ai vue passé des aubus. Lundi en 4 heures de tans, j'ai vu passe[r] au moins 2 mille aubus. Je te garantis que les boches on pris quelque chose. »

10 juillet 1915 (à ses parents) : « j'ai reçu ta laitre ce matin qui m'a bien fais plaisirre. Je commence [à] en avoir assez. Depuis que nous sommes arrivé, on est en ligne et on n'a pas eu encorre de repos. En ce moment ici, tout le monde est mallade. [...] C'est forcé : on boit de l'eau qui est à moitié ampoisonné à force de geté de[s] gaze afixcian. »

25 juillet 1915 (à ses parents) : « on est toujours au repos voilà déjà 8 jours. On pense bientôt remonté. On est cantonné dans des espaisse [espèces] de loges de bucheron. Les poux nous laive [lèvent] tous les jours. J'en tue plus d'un demi-cent, c'est une belle chasse. Es[t-ce] que la moisson est commencée chez nous ? Il doit faire un triste tan, ci c'est comme vers nous : la pluie tombe empartie tous les jours. »

29 juillet 1915 (à ses parents) : « je vien de recevoir un colli de Marthe, mais cette foie, [c'] étais un maousse. Il y avais de nompreuses petite choses qui vons bien me cervirre [servir]. Il y avais du chocolla, du burre, des confiture, une pouteille de Rhum, de l'alcool de Menthe, des petits paquets de cacahot, afin coi [enfin quoi] un colli qui va bien me rand[r]e cervisse, surtout que nous somme remonté dans les tranchés ce matin. »

23 septembre 1915 (à ses parents) : « je vien de recevoir votre lettre à l'instans [instant] qui m'a bien fais plaisirre. Je m'atan à un grand coup pour demain ou aprais. On fais une attaque sur au moins 50 kilomètres. Ci tu andandais [entendais] ce bombardeman : les boges [boches] n'on déjà plus de tranchées. Tout est rasé. J'espairre que l'attaque va bien ce passer. Il ne faux pas desespairé. » *Deux jours plus tard, l'attaque a lieu. Il s'agit de la seconde offensive de Champagne lancée, après une intense préparation d'artillerie, le 25 septembre, très lourde en pertes, sans obtenir la rupture espérée. Dans le secteur que Lucien occupe, l'échec a été sanglant, face au tir d'artillerie et aux mitrailleuses qui déciment les combattants.*

27 septembre 1915 (à ses parents) : « L'ataque que [je] vous avais parlé c'est trai bien passée. Je suis été blessé d'ai le débu de l'attaque. Je suis blessé à l'épaule gauche. C'est le bon filon. J'ai eu de la venne [veine] d'aitre blessé, s'étais affreux. De cela il en est resté sur le terrain. » *Il a en effet été pansé et évacué dans un hôpital de l'arrière.*

30 septembre 1915 (à ses parents) : « je suis plessé à lépaul gauche par un écla d'aubus. Ce n'ai pas

trop grave. Je suis mieux là que dans les tranchées. [...] Ci tu volai [voyais] des tas d'aubus de toutes sortes, ce n'ais pas croihable [croyable]. [...] Je te promet quand tout cela crachais, que les boches prenais quelque chose pour leur ruhme. »

9 novembre 1915 (lettre de Marcel à Lucien, guéri et attendant au dépôt qu'on le renvoie au front) : « renseigne-toi tâche de te tirer d'affaire. [...] Si étant au dépôt, on demandait des hommes pour le génie (pour rester en France) ou pour apprendre la mitrailleuse (la mitrailleuse, c'est un bon filon) tu n'as qu'à demander. »

29 février 1916 (à ses parents) : *de retour au front après plusieurs mois d'hospitalisation, il tente d'obtenir une permission spéciale pour les agriculteurs* : « Si tu pouvais m'avoir un certificat agricole, j'esserrai [essayerai] d'avoir 15 jours. Tu n'a qu'a dirre au mère [maire] qu'i[l] mette cest [ces] deux principaux mots, que tu est propriétaire et cultivateur et que tu as besoin de moi pour faire ta culture. »

19 juillet 1916 (à ses parents) : « nous partons demain pour les tranchées. Je crois que ça va pardé [barde]. Vivement une plessur [blessure] comme l'autre. Ca serais le fillon. »

8 septembre 1916 (à ses parents) : « *Je crois que nous sommes relevé des tranchées ce soir. Ce n'est pas trop teau. Depuis 6 jours que nous somme dans un vacarme pareil, je commence [à] an avoir assez de ce métier là.* ». *Le régiment, engagé dans la bataille de la Somme, subit de grosses pertes. Le 13 septembre 1916, Lucien est à nouveau blessé. Il revient au front, toujours dans l'infanterie.*

29 avril 1917 (à ses parents) : « je suis toujours aux tranchées, je ne sais qu'an on va desandre au repos. Je commence [à] en avoir assez. »

10 mai 1917 (à Marcel) : « je suis toujours dans les tranchées, voilà 16 jours aujourd'hui. Je commence an avoir assez. Viveman la relève. Voilà deux attaques que nous fesons. Je te garanti que la division [d'infanterie] est bien purgée. »

11 mai 1917 (à Marcel) : « je viens d'apprendre que tu est an permission de 15 jours. Tu es vénard. Ça fait toujours 15 jours heureux. An ce moman, je voudrais bien être comme toi. Je te garanti que nous anvoillons [en voyons] des merdes. Ils ne parlent pas ancorre de la relève. [...] Je suis toujours dans la tranchée, ça commence à bien fairre. »

17 mai 1917 (à ses parents) : après un bref repos, « je remonte cette nuit aux tranchées, je ne sais pas pour combien de tans. On vas être un peu mieux. Ça bombarde un peu moins. Ce n'est pas dommage. En ce moment, il fais mauvais tans la pluie tombe. »

24 mai 1917 (à ses parents) : « Ça va être la relève dans la journée du 26 au 27. Ce n'est pas trop teau, apprais 32 jours de tranchées sans pouvoir se lavé et mangé qu'une foix par jours, on peu aller au repos. »

10 octobre 1917 (à ses parents) : « je suis entrain de travaillé dans l'eau jusqu'au genoux. On a pas seulement un moment à soi. Je ne sais ancorre quand le bombardement va commencé. »